



R

È

N

E

Irène
Christine Lapostolle

Arrivée de toujours, qui t'en iras partout.

Nous sommes tous abasourdis par la fulgurance de la mort de Janis.

«Arrêt du cœur, c'est le comble pour quelqu'un qui avait un si grand cœur» dit Louis qui d'habitude ne dit rien.

Nous sommes abasourdis.

Irène qui nous voit pour la première fois nous fait face. Nous sommes dehors, devant le funérarium, la cérémonie a eu lieu. Irène nous tend la main, elle nous regarde droit dans les yeux. Elle demande les prénoms, elle sait qui nous sommes. Elle vivait avec sa fille, Janis lui a parlé de chacun de nous. Elle dit «je vous connais». Elle a une voix ferme, un peu rauque.

Elle est toute petite. On dirait une allumette. Elle se tient bien droite entre son fils et ses deux belles-filles.

Irène a les cheveux attachés en queue de cheval avec des barrettes pour retenir deux mèches de part et d'autre de son visage. Ses cheveux sont blancs. Pas de larmes dans les yeux au moment où elle nous tend la main. Elle nous regarde. On l'intéresse. Elle dit qu'elle veut nous revoir. Irène a quatre-vingt deux ans. Son âge est palpable dans la fragilité des os de cette main qui serre fermement chacune des nôtres.

Nos noms, elle les entend depuis des années sans connaître nos visages, elle les entendait tous les jours dans les propos de sa bavarde de fille.

Elle sait nos petites histoires, nos disputes, nos blagues, nos mesquineries.

Le funérarium se trouve à une sortie calme de la ville. Près d'un bois. Il fait doux dehors. Ciel bleu, feuillages vert tendre, chants d'oiseaux, des fleurs, la végétation de mai, exubérante. Caresse du soleil, senteurs des arbres qui fleurissent. On reste dans cette verdure. On n'arrive pas à repartir.



Nous attendons Irène à la descente du car. Elle sort, elle est accompagnée d'une de ses belles-filles.

Une fête est organisée en l'honneur de Janis. Quelqu'un a parlé à Irène de cette fête et elle a voulu venir.

Faire la fête, faire la fête, Janis parlait toujours de faire la fête. Toujours dans la bouche de Janis ce mot de « fête », sous un prétexte ou un autre.

Janis disait aussi, j'ai trop fait la fête. C'est ce trop qui avait fait chavirer sa vie, qui l'avait conduite à revoir ses ambitions d'artiste à la baisse. À une époque, étudiante aux beaux-arts, après les beaux-arts, Janis avait trop fait la fête. Elle était tombée malade. Elle avait mis des années ensuite à retrouver ou plutôt à trouver l'équilibre.

Au-delà des beaux-arts, la fête avait continué puis Janis était tombée malade et il avait fallu tout arrêter.

Des années après qu'elle avait tout arrêté, qu'elle avait rompu avec les risques d'une forme de fête qui peut vous faire mourir, quand elle avait trouvé comment se soigner, le mot fête était revenu sur ses lèvres. Cela ne désignait peut-être pas exactement le même tourbillon que dans sa jeunesse effrénée, mais c'était le même mot, le même oui, toujours la fête de la vie qui exubère.

Janis était sur terre pour accueillir cette fête au cœur de son existence et la faire passer dans les nôtres, comme d'autres accueillent un dieu. La vie n'est peut-être pas une fête mais toutes sortes d'occasions méritent qu'on la célèbre. La vie, sous toutes ses formes, qui coule dans vos veines, toutes frontières abolies. Tous les prétextes sont bons pour chanter, rire, danser, partager, exagérer, déborder, trinquer, boire ensemble. Sortir. Sentir frémir en soi les ondes d'une

liberté sans frein. Se laisser emporter par le plaisir du moment. Oui, parfois, encore, toujours, ces fêtes de la nuit entière, avec les bières et la musique à tout casser où Janis s'emparait du micro et se mettait à chanter, à hurler. Nous n'y assistions pas mais Janis ensuite nous en faisait des récits.

Janis meurt le jour de la fête du Travail. Ne se réveille pas de sa sieste le jour de la fête du Travail. C'est idiot.

Janis improvisant sur le répertoire de sa jeunesse. Hurlant. Gueulant. Gesticulant. Invitant les autres à monter sur scène avec elle. Du lourd. On est des rebelles. Nina Hagen, les Riot Grrrl, Bratmobile,... Les L7, « un groupe de nanas formidables, tu verras », que Janis m'invite dans un mail à aller écouter avec elle à *La Cigale* le 13 juin. « Je viendrai à Paris si tu peux m'accueillir, le reste je m'en charge ». Insatiable, dionysienne. Une ménade.

La fête en l'honneur de Janis a lieu le dernier jour du mois de mai. Il a été considéré que c'était le meilleur hommage que nous pouvions lui rendre. Le temps incertain s'est figé en grisaille maussade. Nous préparons cette fête depuis un moment. Nous nous sommes beaucoup disputés. Impossible de tomber d'accord. Autour de Janis personne n'est d'accord. Nous entretenions chacun et chacune avec Janis, que nous n'appellerions ni exactement notre amie, ni exactement notre collègue, ni exactement notre sœur,

une relation particulière, nous sommes sa deuxième famille en quelque sorte. On ne peut pas s'harmoniser. Ce qui arrive est trop violent, trop scandaleux. Vous êtes folles d'avoir invité sa mère.

Ne pas inviter Irène. Mais c'est Irène qui s'est invitée. Irène est accompagnée de sa belle-fille qui la tient par le bras. Elle avance vite, à petits pas. Quelques phrases sans fioritures pour nous remercier d'être venues l'accueillir. « Ce n'était pas la peine. Je sais le chemin pour aller à votre école ».

La fête, rien n'allait. Et puis au dernier moment, comme par miracle, une forme, un déroulement s'impose. Quand Irène franchit le seuil de l'école, le concert de noise a déjà commencé. Tous ceux qui veulent sont invités à taper avec et sur ce qu'ils ont sous la main. Certains ne sont pas venus. N'avaient pas le cœur à ça. Certains ont boycotté la fête: comment osez-vous? Il n'y a même pas un mois qu'elle est morte.

1^{er} mai, c'est encore le début de l'après-midi. Irène rentre du jardin où elle a désherbé. Que voit-elle? Que comprend-elle? Janis, comme souvent, fait la sieste sur le canapé du salon. Son sommeil, cette fois, la mort. Le cœur s'est arrêté. Le cœur s'arrête.

Les coups se répondent d'un étage à l'autre de l'école. Frappent sur les marches, sur les murs, sur des plaques de zinc, des tables, des bidons. Chaos. Peu à peu les musiciens improvisés se mettent à s'écouter entre

eux. Avec des outils, des manches de pinces, des cuillères. Par séquences courtes. Puis ça s'arrête, ça reprend. Pulsations. Les séquences s'allongent. Ceux qui tapent harmonisent leurs rythmes, ça prend forme, en quelques minutes. Un grand cœur qui bat dans tout le bâtiment. Irène dit : là je reconnais ma fille. Merci. C'est beau.

Parfois j'imaginai la vie d'Irène avec Janis. Janis nous parlait de sa mère, de la vie tranquille qu'elles s'étaient fabriquée, leur vie saine, une amitié, se soignant comme de gentilles sorcières avec les médecines parallèles, les jeûnes, les fleurs de Bach – Irène faisant pousser les légumes qui les nourrissaient. Écoutant ensemble la radio, discutant politique, allant aux manifestations. Irène savait transformer les vêtements, coudre les tenues extravagantes que réclamait sa fille. Du léopard, des jupes à volants, des franges, des paillettes, des fanfreluches, de grosses boucles de cuir. Il faut que ça pète, il faut que ça brille.

Janis et sa mère écoutaient la radio. Elles aimaient écouter ensemble des émissions dans lesquelles elles reconnaissaient leur philosophie de la vie : *Là-bas si j'y suis, Les pieds sur terre*. Quand Janis était au travail et qu'elle manquait une émission, elle se la faisait raconter par Irène le soir au dîner.

« J'aurais bien besoin d'une petite sieste » soupirait souvent Janis en s'asseyant un instant dans la salle des profs. Luxe de se retirer en pleine journée. Nous étions

plusieurs à réclamer un canapé, un rocking chair, des chaises longues dans l'école. C'était devenu un sujet de plaisanterie. « Quand on a un gros coup de barre on aimerait bien pouvoir se reposer quelques minutes au calme, trouver une assise confortable quelque-part... »

Irène en descendant du car nous a serré énergiquement la main en nous regardant de son air attentif. Elle a dit, merci d'être venues me chercher, ce n'était pas la peine, je sais où c'est. Elle portait la veste en jean de sa fille, et, en bandoulière, son petit sac imitant la panthère.

C'est la première fois qu'Irène va mettre les pieds dans cette école où sa fille a passé le plus clair de sa vie. Janis y a d'abord été étudiante. Puis quelques années après avoir obtenu son diplôme, le temps de trop faire la fête, de tomber malade, d'aller jusqu'au coma, puis de trouver un nouveau régime de vie, elle y a été intégrée à nouveau, un contrat aidé, pour faire du secrétariat. Un poste d'assistance au secrétariat proposé par la ville comme une aide à la réinsertion. C'est ça le destin d'artiste quelquefois. Contrat intégration après la longue maladie qui est la forme sur quoi a débouché la vie sans frein qu'on avait cru choisir. Alors Janis s'était battue auprès d'un directeur qui avait bien voulu admettre que le secrétariat n'était pas pour elle.

« Réfléchissons à ce que vous pourriez faire » avait-il dit à Janis qui, débordée par les émotions, avait tendance à se répandre en pleurs dans son bureau entre deux protestations à voix très haute.

De la gravure.

Ce que Janis voulait faire à l'école c'était de la gravure, puisqu'une grande partie de son travail d'artiste passait dorénavant par la gravure. « De la gravure ! Mais il y a déjà un professeur de gravure, vous croyez qu'on peut se mettre à enseigner la gravure comme ça, juste parce qu'on en a envie ? »

« Juste comme ça » Janis avait été vexée. Elle pratiquait la gravure depuis des années, ce type ne connaissait même pas son travail. Il n'avait même pas pris la peine de regarder son travail et il lui disait derrière son bureau de patron qu'elle n'était pas apte à enseigner la gravure. Elle avait fondu en larmes à nouveau, c'était plus fort qu'elle. Elle essayait de se défendre, sa voix s'enrouait, sa gorge lui faisait mal. Ses tripes se mettaient à faire des nœuds. La prof de gravure n'avait-elle pas besoin d'une assistante ? Qui puisse prendre soin de l'atelier, le garder ouvert quand elle n'était pas là, enseigner aux étudiants les rudiments ? Pourquoi les artistes se retrouvent-ils toujours à mendier ?

Ils avaient fini par trouver une entente. Au bout de quelques rendez-vous Janis et le directeur avaient fait le tour de ce à quoi Janis pouvait être utile dans l'école. « Tout sauf du secrétariat ». On a compris ! « De toutes façons, je ferais des fautes d'orthographe à chaque mot. »

« Les directeurs, les patrons – qui ne seront jamais nos amis, me confiera plus tard Irène : ceux qui ont le pouvoir ne peuvent pas être de notre côté. Mais il

savent parfois, surtout si cela les arrange, dira plus tard Irène, être compréhensifs.»

Celui-là l'avait été.

Janis depuis son nouveau boulot avait eu une idée : elle en parlait le soir, à table, avec sa mère : elle aurait pu ajouter à ses tâches celle de faire visiter les expositions de la galerie. Il y avait une galerie maintenant dans l'école, cette galerie était ouverte au public mais il ne venait pas grand monde. Janis pouvait se charger d'aller au devant des spectateurs, faire en sorte que les œuvres soient vues. Ça c'était de son ressort. Janis pouvait aider des gens à regarder des œuvres, leur expliquer. Elle ne leur ferait pas un commentaire savant comme une médiatrice formée à l'université, elle ferait un commentaire sensible, un commentaire d'artiste, c'est bien aussi.

Grâce à Janis la galerie de l'école s'était mise à recevoir des enfants, des comités d'entreprises, des patients de l'hôpital psychiatrique. Sensibilisation à l'art contemporain, disait Janis. La direction la laissait faire. Des groupes venaient régulièrement, pour chaque expo. Et Janis avait mis en place une organisation pour que les visiteurs ne se contentent pas de la suivre dans l'exposition. Elle arrivait maquillée, chatoyante, avec encore plus de bijoux que d'habitude, elle disait « J'ai mes fous qui viennent aujourd'hui ». Elle leur proposait de dessiner, de toucher à la matière. Un atelier après l'expo. « N'importe qui doit pouvoir s'exprimer par l'art, disait Janis, sortir ce qu'il a dans

les tripes. L'art, à la base, c'est pour tout le monde. On a tous des formes qui nous travaillent, des images. Un jour je ferai une exposition avec leurs travaux à eux.»

Janis connaissait certains d'entre nous depuis longtemps : nous l'avions eue comme élève, elle nous avait eus comme profs. Il n'y avait pas que des bons souvenirs. La prof qu'elle avait aimée passionnément était partie en nous claquant la porte au nez et les étudiants à l'époque avaient pris son parti. Janis disait, c'est drôle, ceux avec qui je m'entends aujourd'hui ne sont pas ceux que j'aimais quand j'étais étudiante. On change.

Janis négociait des places avec les théâtres de la région pour que les étudiants n'aient que quelques euros à payer. On louait un car quand le spectacle était loin. Janis passait voir chacun dans les ateliers. Elle aurait voulu que tout le monde vienne. Elle avait auparavant discuté de la pièce avec la chargée de communication du théâtre, ainsi elle avait des arguments pour en parler. Elle allait trouver les étudiants un par un pour les persuader avec sa théâtralité à elle. « Ça s'appelle : *The show must go on*. Il faut que tu voies ça. Des chorégraphes qui renouvellent complètement le monde de la danse. Vous ne pouvez pas passer à côté : le spectacle ce sera des amateurs – ça pourrait être vous – qui danseront sur scène sur des chansons qu'ils aiment »

« Vous vous rendez compte la chance que vous avez ? », disait-elle. Moi quand j'étais étudiante j'aurais trop aimé qu'on me propose ça. Profitez ! C'est

peut-être le seul moment de la vie où les choses vous seront servies sur un plateau ! Janis ne choisissait que des spectacles qu'elle avait très envie de voir. Une soirée au théâtre, tous ensemble, on allait rentrer tard, c'était la fête. Janis savait s'y prendre, les étudiants étaient rarement déçus. Elle entraînait aussi les profs, le personnel.

La fête bat son plein et nous sommes avec Irène dans l'atelier de gravure tout en haut près de la grosse presse avec son énorme roue noire pleine de graisse.

Les gravures de Janis ont été disposées sur la grande table centrale et nous tournons autour en regardant, en nous penchant sur des détails. Il y a aussi des gravures au mur, et des tiroirs à demi-ouverts d'où on peut faire sortir d'autres feuilles. Irène examine tout soigneusement, reconnaît certaines images, celles qu'elles avaient chez elles, qu'elle a chez elle. Et elle demande, qu'est-ce-qu'on va faire de tout ça ?

Elle est d'accord avec nous, nous sommes d'accord avec elle, c'est beau. Les couleurs, les mouvements, les formes. Un vent balaie les objets, les personnages féériques, les animaux et les plantes représentés, leur mode de déplacement est le vol. Tout est animé. Les figures se transforment. Une planche à repasser est aussi une planche de surf, une théière s'élève entraînée par la fumée qui lui sort du bec, les feuilles, les oiseaux, les papillons. Il y a des bourrasques, des souffles, un monde soulevé, emporté dans une espèce de

gaité colorée toute en métamorphoses. C'est volontairement naïf. Une fraîcheur, une abondance. La générosité légendaire de Janis.

Sur la dernière carte de vœux que Janis nous a envoyée, un grand bonhomme, une espèce de sorcier en tenue rose campé au milieu de l'image, avec un chapeau pointu, des poulaines à talons, lève les bras, écarte les jambes, gesticule. Il saute, ou il court, il occupe l'espace, un mage, un maître de la nature, il n'a pas vraiment de visage, un œil rond sous le chapeau noir, une sorte de petite boucle rouge vif pour former ses lèvres qui ressortent comme un bec. Le même rouge sert aussi à faire les yeux et la bouche d'un autre personnage qui le regarde : son contraire, un corps comme un sac, un gousset resserré en haut d'où sort une touffe végétale en guise de cheveux. S'agitent dans l'espace autour de ces deux-là des serpentins verts et jaunes, des gribouillis, des fleurs sans tiges. On dirait un découpage, des papiers collés sur un fond couleur terre pâle, il y a une créature aquatique sur le bord droit et un renard aux dents acérées qui regarde le magicien de son œil-roulette dans une position qui évoque la soumission. C'est une sorte de maître des forces de la vie, un chaman rigolo, tout autour une bordure mauve ondulante enserme la scène.

Alors, puisque c'est comme ça, puisque nous sommes là, Irène nous regarde. Parfois elle dit notre prénom

avant que nous ayons eu le temps de nous présenter, esquisse un sourire : les voilà. Voilà bien la cruauté de la vie. Janis disparaît, ils apparaissent. Ces noms que j'ai si souvent entendus. Je les connais tous en fait, je les vois.

Irène a rapporté les clés. Un trousseau. La clé du royaume de Janis, l'atelier de gravure, l'école entière.

Janis avait les clés. Souvent le weekend ou pendant les vacances elle venait travailler pour elle. L'école était vide. Elle avait tout l'atelier de gravure, toute l'immense bâtisse de l'école pour elle seule. Elle nous racontait : le luxe. Janis adorait raconter ces moments : la musique à fond, les grands formats qui l'occupaient depuis quelque temps et qui demandaient une concentration qu'elle n'arrivait jamais à avoir autrement. Parfois elle invitait quelques étudiants à se joindre à elle, toujours les mêmes, ses préférés, ses potes. Chacun travaillait pour soi, côte à côte dans l'atelier. Echanges d'avis, de conseils. Tranquilles. À leur rythme. Avec la musique à fond. Les Cramps, The Clash, Sex Pistols. « La vie comme je l'entends », disait Janis.

Janis était retourné habiter chez sa mère. Elles vivaient ensemble depuis plus de vingt ans. Dans une harmonie dont les conflits qui irriguent les relations mères-filles semblaient s'être effacés. En tout cas devant nous il n'en a jamais été question. Pas une ombre. C'était plutôt l'amitié de deux personnes qui se connaissent profondément et ne se veulent que du bien. Une paix.

Quand Janis était revenue vivre à la maison, Irène avait à peu près l'âge de sa fille aujourd'hui. Elle travaillait encore. Elle faisait des ménages. Elle était aussi femme de service à la cantine d'une école. Janis était revenue à cause de ce pépin de santé qui l'avait démolie. Cassée net dans son élan artistique, dans son élan de jeune femme, son élan vers la vie. L'avait définitivement coupée du monde nocturne, l'alcool, les stupéfiants, la fête. Après ça il a fallu tout reconstruire. « C'était de la folie, mais j'ai adoré, je ne regrette rien », disait Janis en rigolant. Elle ne se plaignait pas de vivre chez sa mère. Quand elle nous en parlait, discrètement, c'était d'une harmonie entre elles deux. Un accord.

J'ai évolué disait Janis. Je me suis assagié. Il avait bien fallu avec la maladie. « Comme pour tout le monde, la vie est dure, tu dois traverser des épreuves ». Maintenant elle savait soigner cette maladie qui lui avait attaqué le foie, le cœur, mais pendant plusieurs années cela avait été l'horreur. L'épuisement, une fatigue qui vous tombait dessus à n'importe quel moment, qui n'en finissait pas. Cette fatigue est toujours là. Janis sait qu'elle la guette. Elle a appris à vivre avec. Elle se débat. Elle s'offre des siestes. Doux sommeil. Janis et Irène détestent la médecine traditionnelle. « Qui a empoisonné ma fille » dit Irène. Qui a failli la tuer. Elles se soignent par les plantes et les médecines parallèles. « Et j'ai eu de la chance dit Janis, quand je pense à tous les amis qui sont morts aujourd'hui. Il y a eu le sida. Mais pas seulement le sida. »